



A PROPOS DE CARDÈRES OU *DIPSACUS*

Françoise HOFFER-MASSARD et Pierre MASSARD

Actuellement, on observe une uniformisation des savoirs et nous perdons rapidement le savoir des anciens. Par exemple qui sait encore comment on utilisait la cardère ou chardon à foulon. L'idée de ce petit article sur la Cardère m'est venue après une discussion avec mon père qui a travaillé au début de la guerre à la fabrique de couvertures de La Sarraz et j'ai pensé que cela pouvait être d'un intérêt général.

Le genre *Dipsacus* est représenté en Suisse par 3 espèces.

- *Dipsacus pilosus*, grande plante peu fréquente, avec des capitules en pompons blanchâtres poussant dans des endroits un peu humides. A Lausanne, on peut observer une petite station à l'embouchure de la Chamberonne, rive gauche.
- *Dipsacus laciniatus* qui pousse dans le canton de Genève et dans la région bâloise.
- *Dipsacus fullonum* L. (= *D. sylvestris* Hudson) que l'on voit assez souvent dans des endroits incultes. Les noms vernaculaires sont jolis: Cardère sauvage, Peigne de loup, Baignoire de Vénus, Cabaret des oiseaux. Etymologiquement, le mot *Dipsacus* dérive du grec *Dipsanakeomai* qui signifie «j'étanche la soif». (***, 1985)

Ces divers noms évoquent les feuilles soudées à la base, formant un réceptacle pour l'eau de pluie. On imagine le Cabaret des oiseaux où l'on trouve à boire, à manger avec les fruits et même le bain après! Les noms Cardère et Peigne de loup font référence au capitule.

En Provence, dans le Vaucluse, on a cultivé *Dipsacus sativus* Honk. Mais sa culture a été abandonnée peu après les années 1980 (GIRERD, 1990). Pour ce concerne l'utilisation du «chardon à foulons», je laisse la plume à mon père.

Le lainage à la cardère

Septembre 1939, mobilisation générale. Je suis «ajourné» et, de surcroît, chômeur. Il n'était déjà pas facile de trouver un travail, mais avec l'arrêt de la vie économique cela relève de l'exploit. Il n'y a plus qu'à quitter la ville et à voir les usines qui travaillent pour l'armée. Me voilà donc «shangaié» dans l'une des rares fabriques de couvertures du pays, aux ateliers d'apprêt, c'est-à-dire pratiquement en fin de chaîne.

On partait des textiles, desquels il reste heureusement un gros stock: cinq ans durant on ne pourra plus compter que sur le ravitaillement suisse, terriblement insuffisant. Ces matières ont été mélangées, lavées et dégraissées, teintées, filées, tissées et passées au foulon (étonnant le nombre de toponymes qui rappellent cette action, entre La Fouly et ses apparentés et tous les Martinets du pays.) Ce sont les couvertures, à présent, qui nous arrivent en coupe¹ d'une douzaine de pièces humides, en gros tissage rêche et rétréci. Nous allons les mettre aux dimensions sur des rames de trente mètres, bardées en haut et en bas d'aiguilles du style gramophone tous les centimètres et demi. Leur proximité empêchera toute déchirure, sauf peut-être aux doigts des sept gars qui, sur des ponts mobiles, fixent la coupe par un coup de pouce rapide entre les aiguilles. Mais après tout

¹ Coupe: bande tissée d'une douzaine de couvertures qui ne sont pas séparées.

les doigts sont à eux, et c'est à eux d'y veiller. L'essentiel étant de ne pas ensanglanter la couverture.

Section² par section, on va abaisser la rame inférieure à la bonne dimension. A présent, les coupes vont sécher dans l'air chaud dispensé par les buses. Faire de leur tissu rugueux une moelleuse couverture, c'est le rôle des laineuses et de leurs cardères, nos «chardons», encore seuls à pouvoir s'en charger.

Une laineuse était avant tout constituée d'un large cylindre haut de plus de deux mètres et d'un système d'entraînement qui guidait la coupe, très sommairement cousue en boucle à la ficelle par ses deux chefs³. Le cylindre portait des dizaines de broches de quelque vingt centimètres tournant librement sur toute sa surface. A nous de fixer sur chacune de ces broches deux «chardons» bien solidaires et fermement attachés.

Ces cardères avaient dû faire l'objet d'une sélection de longue date: toutes avaient la forme d'un cylindre parfait, très éloignée de l'allure subglobuleuse de l'épi sauvage, et d'une taille constante, les deux extrémités coupées, de quelque neuf centimètres. Nous les recevions en énormes caisses de bois mince, dont la légèreté par rapport au volume surprenait toujours les ouvriers novices. Les graines de ces cardères attiraient tant de souris que leur entrepôt avait sur le sol de longues bandes de papier kraft enduites d'une glu empoisonnée et assez attractives pour faire chaque jour des massacres. L'ouvrier qui avait un moment creux allait en chercher de quoi remplir la caisse de l'atelier. Il en perçait la moëlle au vilebrequin fixé sur un axe de machine. C'était un petite tâche sympathique, recherchée les lendemains d'hier, et qui permettait de rêver fort utilement.

Pour fixer les «chardons», il fallait les prendre à pleine main, les enfiler sur une broche, taper fort et les attacher solidement à la ficelle fine. C'était un contact étrange qui liait la piqûre des centaines de dards à la vivante souplesse de leur base. C'est cette douce souplesse qui a fait de cet épi, depuis la nuit des temps, l'outil du cardeur. Les artisans tunisiens qui font des chéchias s'en servent encore actuellement sans machine.

A cet embrochage, les mains se tatouaient rapidement de milliers de points minuscules qui devenaient noirs: le signe de reconnaissance du métier. Heureusement, ils ne marquaient que l'épiderme et disparaissaient en quelques semaines, l'usine une fois quittée. Car il a fallu la quitter pour essayer, in situ, les couvertures que nous avons faites, dans quelques casernes et pas mal de cantonnements. Puis la vie a continué, très loin de l'industrie textile. Mais je ne revois jamais la cardère à foulon, si abondante dans les friches provençales, sans retrouver l'esprit qui régnait chez les ouvriers-paysans, leur merveilleuse camaraderie, les feux du soir dans les Buis ou à la Carrière Jaune, les chasses au dahu qui accueillaient les novices. Sans penser non plus à la joie de ces jours et à notre royal salaire-horaire de quatre-vingts centimes. Et les vingt ans que nous avons sont encore capables de revivre et aujourd'hui encore de jeter un grand coup de soleil sur cette fichue époque.

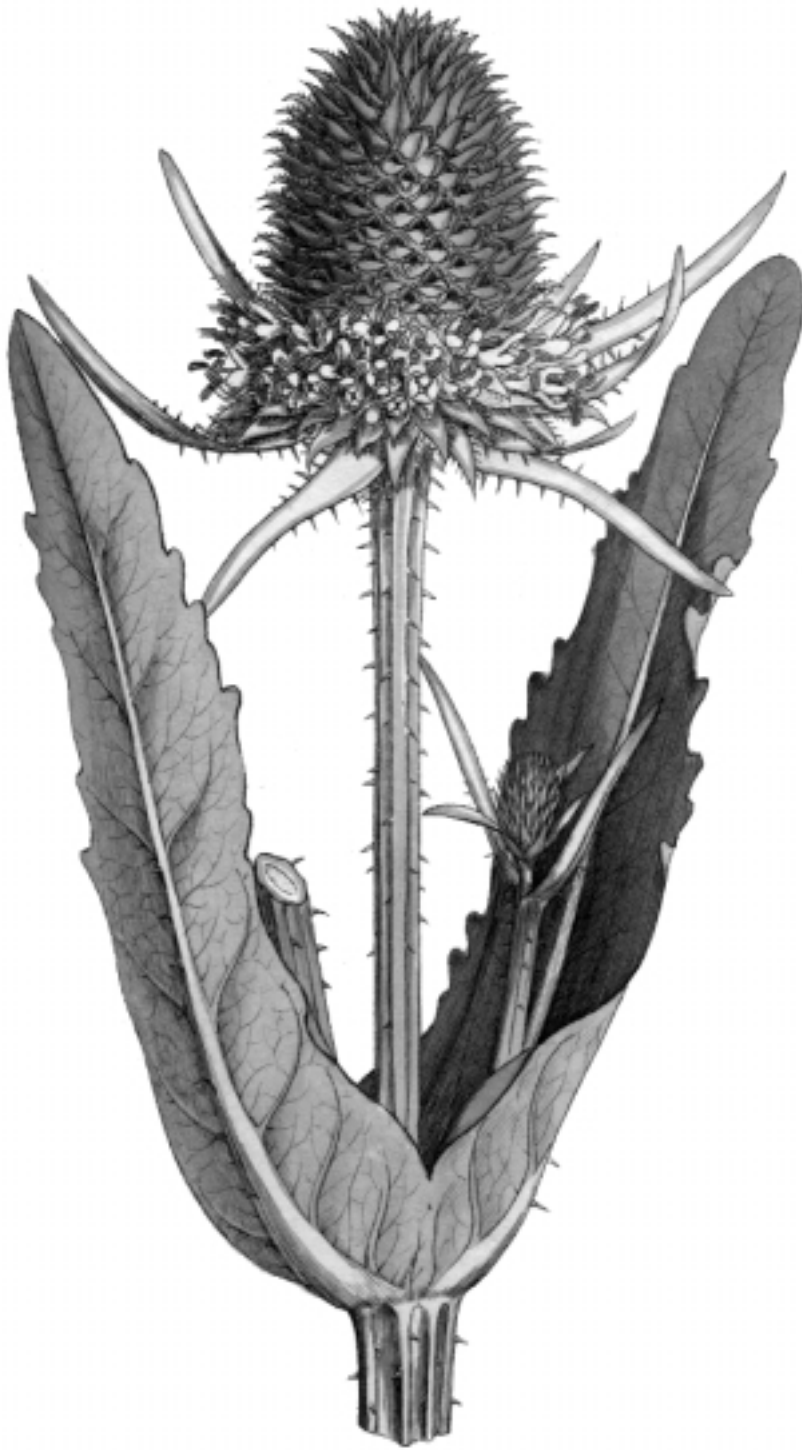
Bibliographie

***., 1985. Secrets et vertus des plantes médicinales. Ed. Reader's digest, Paris, 463 p.

GIRERD B., 1990. La flore du département du Vaucluse nouvel inventaire. Ed. a Barthélémy, Avignon. 391 p.

² Section: Les couvertures étaient accrochées sur deux rames, l'inférieure était divisée en 10 sections qui étaient actionnées les unes après les autres afin d'étirer la coupe de façon progressive.

³ Chefs: lisières en début et fin de coupe représentées par une bande de textile que l'on coupait.



Dipsacus fullonum L.

d'après un dessin de James Sowerby in Smith J.E. 1809. English Botany or Coloured figures of British Plants. Vol. XXIX, fig. 2080.
[Bibliothèque MJB-L]